

On considère souvent 1984 comme un exercice prospectif, aujourd'hui obsolète, visant à mettre en garde l'Angleterre de 1948 contre les dangers d'un glissement vers une variante du stalinisme. Cette interprétation sous-estime l'originalité du premier grand roman moderne sur le traitement social de l'information.

Pour le lecteur d'aujourd'hui, il y a une parenté criante entre la manière dont Orwell utilise l'utopie comme méthode d'exposition de ses hypothèses et la méthodologie cybernétique. Egalement, les questions sur lesquelles il focalise notre attention, celles du contrôle social par l'agencement des communications et la construction des représentations, peuvent être lues comme une paraphrase socialisée de la définition classique de la cybernétique (1).

Cette science interdisciplinaire, qui s'est cristallisée lors du dernier conflit mondial, est née principalement de la rencontre entre les progrès du machinisme et ceux de la biologie. Sa méthode est d'opérer, dans un premier mouvement, en recherchant des analogies entre différents objets ou systèmes. Mais elle ne retient que les analogies fonctionnelles, délaissant les analogies symboliques ou structurales comme non fiables.

Il s'agit de mettre à jour des invariants à propos des procédés informationnels de régulation et de commande, et d'appréhender la logique commune (trans-systémique), sous-jacente à leur agencement. Cela indépendamment des caractéristiques des constituants de chaque système. On aboutit ainsi, à la construction d'un modèle, qui peut être discursif, mathématique ou machinique. Dans un second temps, la comparaison de ce modèle aux systèmes de départ fera émerger les particularismes de chacun d'eux.

La démarche sous-jacente, mise en œuvre dans 1984, procède d'un même esprit : la recherche de ce qu'il y a de commun entre les différents systèmes sociaux que l'auteur a personnellement connus : le colonialisme britannique (il a été policier de sa Très Hideuse Majesté en Birmanie) ; le capitalisme anglais, auquel Orwell voudrait substituer un socialisme non autoritaire ; le facisme qui vient de ravager l'Europe ; et le stalinisme aux mensonges et à la violence duquel il a été confronté durant la guerre d'Espagne.

C'est de ce labeur de rapprochement et de condensation qu'émerge le « modèle 1984 ». L'utopie est un procédé pour coaguler librement, sous forme littéraire, les mécanismes de contrôle communs à plusieurs systèmes sociaux. C'est un progrès important par rapport à son écrit précédent *La ferme des animaux*, qui dressait un portrait féroce du stalinisme, mais restait circonscrit à la dénonciation. La fable animalière, convenait fort bien à la satire, mais en fixant un caractère intrinsèque aux protagonistes, (le cheval est très fort mais un peu bête, le cochon très intelligent, etc.), elle s'interdisait d'aborder la question cruciale de la mise en forme des identités des groupes sociaux.

Dans cette logique, 1984 constitue un véritable essai théorique, focalisé sur le travail de traitement et de mise en forme de l'information que toute classe dirigeante met en œuvre pour établir et conserver son pouvoir. Travail tellement familier, qu'il nous est devenu invisible. Ce que tente Orwell, c'est, par un « effet de l'art », de nous le rendre perceptible.

Orwell aborde les sociétés de classes, selon deux angles complémentaires. Celui de la globalité et celui de l'unité, et il tente de préciser leurs liaisons par la description de différents modes de contrôle social. Ainsi deux grandes questions parcourent le roman : « qu'est-ce au juste qu'une classe dirigeante ? » et « y-a-t-il une part irréductible, non programmable, chez l'individu ? ». Parmi les différentes lectures permises par cette approche, je me contenterai brièvement de souligner celle qui se trouve le plus en écho avec la cybernétique.

Rappelons brièvement que la cybernétique nous propose un schéma abstrait, très général, des composants minimum d'un système capable d'une action : une « commande », un « effecteur » et un « capteur », sont reliés par des flux modulés et orientés d'énergie et d'information. L'originalité de la « commande », c'est de mémoriser la représentation de l'action, et ainsi, de pouvoir « asservir » les mouvements de l'effecteur — l'action proprement dite — à cette représentation. Le « capteur » quant à lui, permet à la « commande » d'être informée sur les résultats de l'action et de la corriger en conséquence. Ce schéma dans sa simplicité, met cependant en relief deux points importants : sans circulation d'information entre les éléments spécialisés du système, pas d'intégration en une unité capable de traduire la représentation mémorisée par la « commande » par une action ; et sans cette représentation, pas d'action possible.

Fondamentalement, ce qui caractérise chacune des trois composantes, c'est leur rapport à l'information. La « commande » possède le monopole de la mémorisation — et donc de la représentation. Quant à « l'effecteur », il est sans mémoire, ou s'il en possède une, elle n'est que partielle et asservie aux normes de la « commande ». D'autre part, l'information circule dans deux sens. De la « commande » à « l'effecteur », ce sont des ordres que l'effecteur exécute. En sens inverse, grâce au capteur, le commandeur « surveille » le comportement de « l'effecteur », et elle peut en corriger les écarts éventuels en modifiant les instructions qu'elle lui envoie. Cette présentation est forcément sommaire, cependant, elle recoupe de manière très démonstrative l'approche d'Orwell. A partir du constat de l'échec universel des révolutions, il nous propose un schéma des sociétés ou règne l'exploitation de l'homme par l'homme. Celles-ci sont depuis toujours divisées en trois grandes classes : supérieure, moyenne (2) et inférieure. C'est toujours la classe intermédiaire qui conduit la révolution et en tire profit. Pour cela, elle utilise la classe inférieure en la mobilisant contre la classe dirigeante. La révolution accomplie, la classe moyenne s'installe au pouvoir et devient supérieure. Pour faire tampon entre elle et la classe inférieure, elle sécrète une nouvelle classe moyenne qui, à son tour, va aspirer à la révolution. Et cela indéfiniment.

Comme dans un schéma cybernétique, ce qui différencie les classes, c'est leur rapport à l'information. La classe supérieure est en position de monopoliser à son avantage une représentation globalisante de la société, qui soit à la fois « opérationnelle » et « idéologique ».

lors que la classe moyenne est dissociée en fractions spécialisées, dont la classe supérieure assure la coordination. La « révolution » repose sur la capacité de la classe moyenne à sécréter sa propre représentation globalisante, qui lui permettrait, en s'homogénéisant, de se constituer en nouvelle « commande » potentielle, mettant ainsi fin à son asservissement idéologique. Quant à la classe inférieure, elle est à la fois trop non-informée et désinformée, pour être autre chose qu'un objet et un enjeu à manipulations.

Ainsi, Orwell caractérise une classe dirigeante par la maîtrise des représentations sociales. Ce sont elles qui lui permettent de conserver le monopole de la « commande » en lui fournissant les moyens de s'incruster au sommet de la hiérarchie sociale. A ce propos, remarquons le traitement bien particulier de la technologie dans le roman. Pas de robots, ni de gadgets scientifiques. Ce qui est mis en relief, ce n'est pas la production des objets, mais le modelage des hommes. Ce qui est révélé, c'est l'emploi des sciences et des techniques comme instruments d'encadrement, de surveillance et de diffusion des normes du pouvoir : l'inculcation de l'idéologie. Le Télécran, qu'il est impossible d'éteindre, impose la parole de l'autorité, en même temps, il est l'œil et l'oreille omniprésents qui surveillent en permanence l'individu et l'enferment dans une solitude irrémédiable. Solitude, dont même la sexualité — la communication directe avec l'autre, sans le besoin des mots — ne peut le sortir. Car les instincts eux-mêmes sont « piégés » scientifiquement, et canalisés pour concourir à la reproduction du système.

Cette vision des classes et de la technologie est en décalage (sinon en opposition) avec le marxisme orthodoxe qui met l'accent sur l'exploitation économique et sur les aspects intrinsèquement positifs du progrès des sciences et des techniques. Elle est plus proche de la tradition libertaire, qui met au cœur de sa vision des sociétés, la question de l'autonomie individuelle, et par le refus d'une différence de nature entre le « maître » et « l'esclave », se centre sur la question de la hiérarchie, comme ossature fonctionnelle de toute société de classes.

De son schéma, l'auteur tire un corollaire. C'est parce qu'une classe supérieure procède empiriquement, sans avoir une conscience claire de sur quoi repose son pouvoir, qu'elle peut être renversée. Mais qu'advienne une classe supérieure, avec une conscience suffisamment précise des procédés lui permettant d'assurer son contrôle social, et elle pourrait s'incruster dans l'histoire, définitivement.

Choisir cette situation comme point de départ du roman, permet de mettre en évidence certains de ses procédés portant sur la construction de l'identité sociale des individus. Problématique qui est au centre de 1984. Car qu'elle est cette partie obscure de lui-même que le héros veut absolument défendre de l'emprise de « Big Brother », et qui le pousse à la révolte. Tentative désespérée de reconquête de son autonomie intellectuelle, sexuelle et affective, qui passe obligatoirement par la préservation d'une mémoire personnelle, fondement des capacités à bâtir ses propres représentations. Ce petit noyau « d'humanité », s'il existe, peut-il être totalement brisé par des méthodes adéquates ; car s'il y a du social dans tout individu, jusqu'où cela va-t-il, et comment cela s'agence-t-il ?

A cette interrogation fondamentale, Orwell répond de manière concrète, en s'attachant à mettre en évidence les différents moyens utilisés pour asservir les identités individuelles à une fonctionnalité qui leur est tenue cachée et qui est celle de la reproduction du pouvoir du

groupe dirigeant. A travers la vision d'un petit intellectuel bureaucrate en révolte, il nous montre que ces dispositifs forment une entité globale ou chacun d'eux agit en complémentarité avec les autres, de manière à ligoter l'individu dans un réseau de contrôles par :

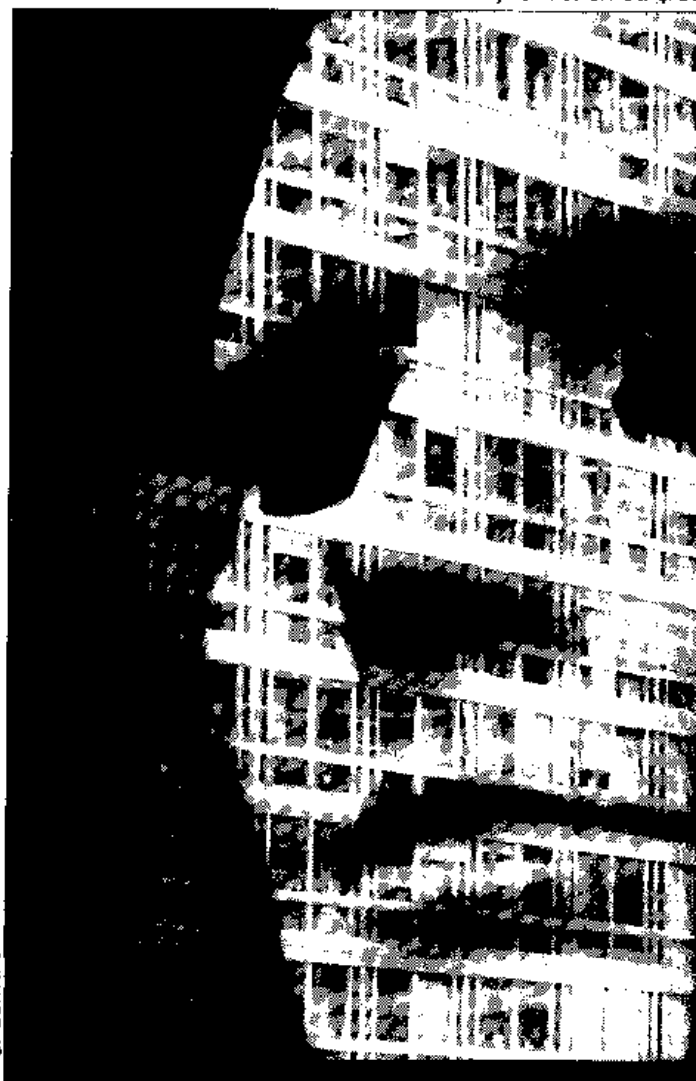
- **modelage de l'affectivité** : par la répression sexuelle et la canalisation des pulsions libidinales sur une figure de « tout social » (Big Brother), omniprésente et toute-puissante, personnalisée pour favoriser le jeu des identifications archaïques ;

- **purge des tensions internes** et des « mauvaises » pensées : par leur mise à distance et leur extériorisation sur un bouc-émissaire (Bronstein), dans des séances cathartiques collectives, les « minutes de la haine » ;

- **Ajustement de la mémorisation sociale** : par la réécriture constante des archives. Ce qui permet d'éliminer la possibilité de construction de représentations contradictoires avec l'état présent des choses. Non pas effacement pur et simple de la mémoire, mais ajustement perpétuel aux variations du présent, en une forme complexe de régulation. Car le théâtre de la toute puissance exige une mise en conformité perpétuelle avec une « image idéale » (incarnée aussi par Big Brother), chargée de conjurer la menace toujours possible de l'éclatement de la « Totalité » ;

- **idéologisation du langage** : l'idéologie est poussée à son paroxysme dans sa tentative de colonisation du langage naturel. La Novlangue, élément fondamental et couronnement de l'ensemble des dispositifs de contrôle, a pour but de rendre non seulement impensable, mais unimaginable, toute disposition affective et intellectuelle

"Asservir les identités individuelles à la reproduction du pouvoir"



C. Szmulowicz

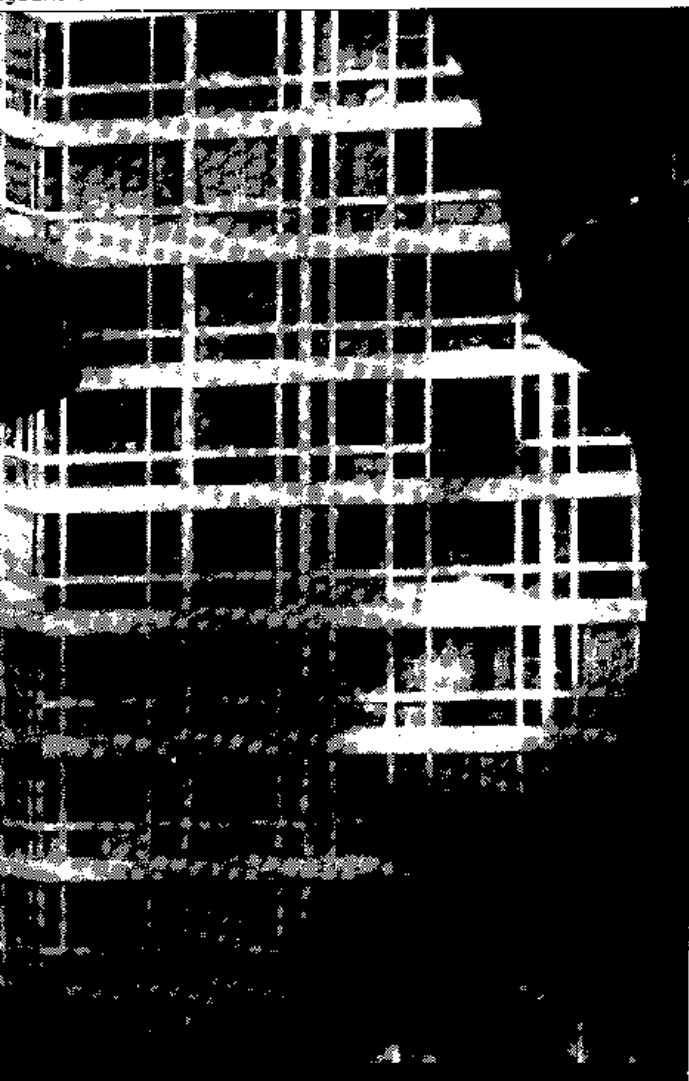
différent des normes.

Cela par l'usage d'un langage appauvri, dont la sémantique a été soigneusement expurgée et reconstituée, de manière à contrôler toutes les représentations possibles. C'est l'instrument qui devrait fournir au système son équilibre définitif. Le tout est parachevé par un appareil spécialisé dans la surveillance et la répression : « la Police de la Pensée ».

L'auteur nous suggère également d'autres dimensions de l'activité des représentations, comme ce qui marque la fascination réciproque de la victime révoltée et de son bourreau. Ce jeu mortifère et ambigu, entre la culpabilisation de la transgression chez le révolté et le fantasme de toute puissance du policier qui le manipule. Relation profondément dissymétrique (puisque le jeu est truqué) où pourtant la torture est beaucoup plus qu'un instrument de maintien de l'ordre, car la confirmation de l'identité du maître exige la défaite morale de la victime. Reprends-toi, tonnent du fond des temps tous les inquiéteurs.

Les procédés précédemment décrits pèsent sur la "middle class". Avec la classe inférieure, Orwell nous indique un autre type de contrôle, plus souple, puisqu'il se contente de fixer des contraintes globales, laissant les individus se débrouiller entre eux pour trouver un équilibre compatible avec le respect des normes. La cybernétique a concrétisé un processus semblable avec l'homéostat, puis le multistat d'Ashby, machines expérimentales dont les éléments sont capables de maintenir un certain nombre de variables à des valeurs déterminées, malgré les perturbations, en réagissant les multiples relations

ageant".



qu'ils entretiennent.

Les « prols » sont seulement encadrés par la machine sociale. On les laisse tranquilles, on ne tente pas de les programmer de manière stricte. On se contente de repérer et d'exécuter discrètement toute élite susceptible de surgir en leur sein.

Orwell ne peut pas ignorer que l'asservissement des « classes inférieures » est beaucoup plus complexe que ce qu'il en indique. Peut-être veut-il marquer l'étanchéité de la barrière de classe (le récit est rapporté par un membre de la classe moyenne). Peut-être dessine-t-il l'allégorie d'une classe inférieure, enfermée dans une sorte d'enfer éternelle, mais ayant préservé l'essentiel d'une vitalité organique et têtue, qui pourrait un jour s'éveiller à la conscience de sa force et briser alors le carcan de son asservissement multimillénaire.

Le roman nous suggère un autre mécanisme de contrôle, basé sur la relaxation discrète des tensions intrapsychiques et sexuelles, par la transgression de l'ordre social sur des points accessoires. Car un système social totalitaire ne pourrait pas fonctionner s'il appliquait à la lettre toutes les prescriptions. Sa rigidité le bloquerait. Rappelons que c'est la police qui a fléchi le parcours du héros. Quant à l'héroïne, elle a trouvé une sorte de compromis avec les règles. Si depuis longtemps, elle viole l'interdit sexuel, rien ne dit que la police n'est pas au courant. Julia, le plus souvent fait l'amour avec des membres du parti intérieur dirigeant, et cache cette transgression par un zèle appuyé et un conformisme apparent redoublé. Tant que ni l'un ni l'autre ne franchissent certaines limites, le système peut certainement accepter leur déviance, s'il y trouve son compte. La frontière du tolérable est marquée par le passage de l'action individuelle de compromis, à l'affirmation collective d'opposition. D'autre part, l'observation des dissidences constituent de précieuses indications sur les dysfonctionnements internes du système, permettant de le perfectionner.

Aujourd'hui, il existe un élément nouveau qu'Orwell ne connaissait pas et qui pourtant, se trouve au confluent du sens, de la mémoire et de l'action : c'est l'ordinateur et ses langages. Avec lui, la question de la mise en œuvre de l'information, dans son acception la plus large, nous interpelle avec force, car les questions posées par 1984 n'ont toujours pas reçues de réponses. Pourtant, si on les compare au babil techno-politique dont on nous gave, elles restent étonnamment percutantes. Les mécanismes de contrôle de l'information qu'Orwell nous présentent dans 1984, sont tous présents peu ou prou, dans nos sociétés. Sous des formes différentes et atténuées, bien sûr. Mais, il sous-entend que ce n'est qu'une question de degré. Et, il nous alerte sur l'étroitesse de la marge qui existe entre démocraties et totalitarismes, en nous indiquant la nécessité de la vigilance pour empêcher que le « mauvais » ne glisse au « pire » (le « bon » étant pour lui un socialisme non-autoritaire). Car rien ne nous dit que le pire ne soit pas à venir, comme rien ne nous indique les formes qu'il pourrait prendre. Une seule chose est sûre, c'est qu'il retrouvera la logique de la plupart des procédés décrits par Orwell grâce aux vertus conjuguées du progrès des sciences et du machinisme.

Guy Lacroix

1) Le « Père » de la cybernétique, Norbert Wiener, la définit comme : « contrôle et communication dans la machine et dans l'animal » auxquels il ajoutera plus tard : « l'homme et les sociétés ».

2) Plus exactement, « classe intermédiaire », selon l'acception anglo-saxonne de « Middle class ». A remarquer également, la parenté de cette typologie avec les thèses de Bruno Rizzi dans La bureaucratisation du monde, Paris, 1939.